



HAL
open science

Huysmans et le latin : une fascination pour la distance

Joël Thomas

► **To cite this version:**

Joël Thomas. Huysmans et le latin : une fascination pour la distance. Actualités huysmansiennes. Miscellanées en hommage à Jean-Marie Seillan, pp. 311-322, 2023, 978-2-406-14971-2. hal-04468072

HAL Id: hal-04468072

<https://hal.science/hal-04468072>

Submitted on 14 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Huysmans et le latin : une fascination pour la distance

Joël THOMAS

Pr. émérite à l'université de Perpignan-*Via Domitia* (France)

CRESEM - UR 7397 UPVD

Quand nous avons vingt ans, mon vieil ami Jean-Marie et moi, nous fréquentions les amphithéâtres de l'université de Poitiers, sous la férule d'Ida-Marie Frandon. Nous avons écrit ensemble une tragédie céleste en alexandrins intitulée *Ida, ou Meurtre dans l'Institut*, qui fut d'ailleurs notre seule œuvre de fiction, et où nous exprimions toute l'exaspération et la détestation que nous avons pour elle, surtout dans le contexte de cette année 1968. Puis nous avons eu l'agrégation, et nos chemins ont divergé. Aujourd'hui, c'est un grand plaisir pour moi qu'ils convergent à nouveau dans cette amicale célébration, et qu'ils consacrent notre vieille amitié. Pour nouer le fil de nos deux trajectoires, et puisque je suis latiniste, je propose de vous parler de *Huysmans et le latin*.

C'est un chemin qui a déjà été frayé avec talent. Je pense en particulier aux articles d'Alain Michel, « Tradition antique et philosophies de la décadence dans la littérature française autour de 1880 »¹, de Raymond Chevallier, « La bibliothèque de Des Esseintes, ou le latin « décadent » : une question toujours d'actualité »², et de Jean Céard, « Huysmans, historien de la latinité et de la décadence »³, sans oublier l'article que Jean-Marie écrivit dans le recueil d'*Hommages* qui me fut dédié en 2012, dans une circonstance analogue à celle-ci, « Un manifeste naturaliste sous l'Empire romain : Pétrone relu par J.-K. Huysmans »⁴.

Pour tenter un nouveau regard, je prendrai le problème sous un angle particulier : Huysmans réussit le paradoxe de détester le latin et de l'aimer. Ou, plus exactement, il déteste le latin classique, et il est fasciné par le latin d'église. Entrons un peu plus avant dans le paradoxe. J'aimerais vous montrer que, dans les deux attitudes, il y a une certaine mauvaise foi, ou une erreur d'appréciation dans les jugements de Huysmans. D'ailleurs, c'est bien son droit, et il assume pleinement cette subjectivité. Tout le point de vue de Huysmans est contenu dans la phrase de Rémy de Gourmont : « Seule la littérature mystique convenait à notre immense fatigue »⁵. Huysmans ajoute que le latin et le christianisme se vivifient mutuellement dans cette entreprise. Ils ne peuvent exister l'un sans l'autre. Huysmans définit ses idées sur le latin dans cette sorte de manifeste qu'est son introduction au *Latin Mystique* de Rémy de Gourmont : pour lui, le latin classique,

« qui fut pendant tant de siècles un idiome de servitude terrestre et d'esclavage sexuel, se mourait, [...] lorsqu'au pied de la croix, des Saints le recueillirent. Il péla entre leurs mains et changea de peau. Il

¹ Michel, 1983.

² Chevallier, 2002.

³ Céard, 1985.

⁴ Seillan, 2012.

⁵ Gourmont, 1892, p. XVI.

abandonna l'immobile indigence de sa syntaxe, agrandit les sentiers de son lexique, usa de tournures nouvelles. [...] Cette langue qui sentait le cautère et la rose s'arrêta de puer : le christianisme la désinfecta. »⁶

Or, comme nous l'apprend la psychanalyse, on se pose en s'opposant. C'est une des raisons pour lesquelles Huysmans déteste le latin classique, et le dit haut et fort dans un fameux passage du chapitre III d'*À Rebours*. Pour Huysmans comme pour Michelet, la plus grande partie du corpus latin porte une double tare : c'est la langue d'un Empire, c'est la langue de l'Eglise. D'abord, il incarne un ordre politique, celui de l'Empire, qui se prolonge en art dans un classicisme, et dans la rigueur même de la langue. Or c'est précisément ce que Huysmans, ce libertaire, vomit : il y voit le tarissement de toute créativité. Ensuite, il se prolonge dans l'Eglise catholique, comme institution, *Roma Aeterna*, et celle-là aussi, avec ses ors et ses hypocrisies, Huysmans la déteste, et la trouve mortifère, stérilisante dans son rapport à la foi.

Il y a une autre raison à ce rejet : déjà, à cette époque, la littérature latine classique ennuie. C'est la conséquence d'un enseignement sclérosé et déjà coupé des réalités de son temps.

Jusqu'alors, les études latines étaient le pilier de la langue et de la culture françaises, et vénérées comme telles. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, le latin garde encore tout son prestige dans les couches supérieures de la société. Sainte-Beuve voit dans l'Antiquité classique les racines de notre société : « De Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Lucain jusqu'à nous, la pente est unie, rien ne nous en sépare. »⁷ Anatole France ne dit pas autre chose : « Le latin, ce n'est pas pour nous une langue étrangère, c'est une langue maternelle : nous sommes des Latins. »⁸ En 1878, Jaurès chantait en 77 hexamètres latins les illusions de l'espoir humain, et il obtenait le deuxième prix au Concours Général. Et de fait, le latin resta longtemps la langue maternelle de l'université.

C'est peut-être encore plus vrai chez les Anglo-Saxons : du temps de William Pitt, à la Chambre des Lords, un orateur qui, à la tribune, avait cité de travers un hémistiche de Virgile, vit toute l'assemblée se lever comme un seul homme pour corriger son erreur. Nous sommes loin de ce monde...

Déjà au XIX^e s., des voix discordantes commencent à s'élever, et Huysmans se joint à elles. D'abord, le latin ennuie, il est un supplice pour des élèves démotivés. Il s'anone, sans aller jusqu'à l'intellect, comme dans les litanies vidées de leur sens de Rimbaud, dans *Un Cœur sous une soutane*⁹. Dans cette attitude, d'ailleurs, Huysmans ne fait que s'inscrire dans un courant déjà bien frayé au XIX^e s, celui de la terrible épigraphe de Jules Vallès dans *L'Enfant* : « À ceux qui, nourris de grec et de latin, sont morts de faim. ». Rémy de Gourmont résume bien la chose : « Le latin est victime d'un manque de motivation et d'un long ennui. »¹⁰. Sur lui se reportent toutes les réactions négatives contre l'autoritarisme, le conservatisme, les étroitesse familiales. On en retrouve un écho tardif dans *Rosa* de Jacques Brel, ou dans *Dixit Virgile* de Michel Sardou :

« C'est pas la peine

D'avoir appris le latin

⁶ Gourmont, 1892, p. XII-XIII

⁷ Sainte-Beuve, 1870, p. 24

⁸ France, 1888, p. 287.

⁹ Rimbaud, 1960, p. 13 sq.

¹⁰ Gourmont, 2019, p. 31-33.

Si ça ne sert plus à rien
Même pas à la messe. »

On observe donc, dans le cours du XIX^e s., un lent reflux du latin, et une sorte de « découronnement »¹¹ : en 1874, et malgré les protestations de Mgr Dupanloup, Jules Bréal supprime les compositions et les prix de vers latins ; la composition latine disparaît en 1907 ; à partir de 1903, il n'est plus obligatoire d'écrire une des deux thèses de doctorat en latin¹² ; et la thèse en latin est supprimée définitivement en 1912.

Par ailleurs, Huysmans lui-même n'était pas un mauvais latiniste. On le voit à travers ses traductions de la *Vita prior* et de la *Vita posterior* de sainte Lydwine par Brugman, et celles de Thomas a Kempis, dont j'ai été amené à traduire des passages, à la demande de Jean-Marie, pour son édition de la *Vie de sainte Lydwine* : si j'ose dire, sur le livret scolaire de Huysmans, on pourrait mettre : « a le sens de la formule, mais s'éloigne trop du texte », ce qui nous donne de « belles infidèles », mais aussi quelques erreurs, comme par exemple cette traduction de *Paco cruentos*, dans *Là-Bas*¹³, par « J'apaise les aigris », qui me laisse perplexe. Peut-être pourriez-vous m'éclairer.

On peut juger aussi comme une naïveté, ou une ignorance, l'émerveillement de Huysmans devant des diminutifs liés aux Hymnes à la Vierge, et considérés comme des inventions charmantes (*angelulus*, *angelotus*, *animola*), alors que Catulle, ou Ovide, y avaient aussi eu recours depuis longtemps ; on pense à l'*animula vagula*, *blandula*, « ma petite âme vagabonde, ma mignonne », du poème attribué à Hadrien, et citée en épigraphe aux *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar.

Mais sa détestation du latin classique conduit Huysmans, dans un passage célèbre du chapitre III de *À Rebours*, à jeter le bébé avec l'eau du bain, et à se montrer injuste, en particulier avec Virgile qu'il juge un cuistre et un raseur, auteur de « vers sentencieux et glacés »¹⁴. Les autres auteurs classiques ne sont d'ailleurs pas mieux lotis : Horace, un « pataud aux grâces éléphantines », Cicéron, « un verbeux aux périodes adipeuses », César, un « aride pète-sec », Tite-Live, un « sentimental pompeux », Suétone, un « lymphatique larveux ».

Hugo, qui eut pourtant sa période virgilienne, est tout aussi injuste¹⁵ : il reproche à Virgile son manque d'élévation, dans des termes qui ne manquent d'ailleurs pas d'allure, et que Huysmans n'aurait sans doute pas désavoués :

« Cicéron, Virgile, Horace, n'ont ni exagération, ni ténèbres, ni obscurité, ni monstruosité. Que leur manque-t-il donc ? Cela.

Cela, c'est l'inconnu.

Cela, c'est l'infini. »¹⁶

¹¹ Il est révélateur que, quand Baudelaire écrit *Franciscae meae laudes*, son seul poème en latin dans les *Fleurs du Mal*, ces vers inspirés du *Dies Irae*, et pleins d'images hymniques et bibliques, il les adresse à une modiste...

¹² L'argument officiel étant que certains sujets modernes ne se prêtent pas à être rendus par la langue latine.

¹³ Éd. Hersant, p. 66.

¹⁴ L'ironie du sort littéraire fait que Virgile et Huysmans sont associés dans le titre du dernier ouvrage d'histoire littéraire de Pierre Laurens, *Histoire critique de la littérature latine. De Virgile à Huysmans* (cf. Laurens, 2014). Huysmans n'aurait sans doute pas aimé...

¹⁵ C'est le Virgile courtisan qui lui déplaît, depuis son exil altier de Guernesey...

¹⁶ Hugo, 1864, p. 123.

C'est bien tourné, mais c'est faux : Hugo, et Huysmans, qui seront pourtant eux-mêmes fascinés par la mystique, ne voient pas que Virgile est un mystique : mais, si j'ose dire, un mystique *soft*, paisible, pas un fanatique des supplices et des privations, comme Lydwine. Question de temps, et de civilisation : le christianisme n'est pas encore passé par là. Le temps me manque ici pour vous montrer que, dans les *Bucoliques*, Virgile nous ouvre à une mystique fusionnelle avec la Nature¹⁷ ; et, dans l'*Énéide*, c'est la trajectoire d'Énée qui devient une initiation mystique et héroïque, un *exemplum* que tous les Romains liront comme s'il avait été écrit pour eux¹⁸.

Huysmans est tout aussi partial avec la langue latine, sous sa forme poétique ; et Jules Lemaître a raison de souligner que Huysmans est injuste avec Virgile : selon Des Esseintes,

Virgile est un cuistre et un raseur [...] rien ne vaut les écrivains de la pleine décadence. Tout ceci est amusant, mais, comme dit l'autre, j'ai de la méfiance. M. Huysmans a-t-il vraiment lu les auteurs dont il parle ? [...] Où diable M. Huysmans a-t-il vu « cette prose pédante et sèche, [...] ces vers coupés, à la mécanique, par une imperturbable césure, tamponnés en queue, toujours de la même façon, par le choc d'un dactyle contre un spondée » ?

Des Esseintes, mon ami, vous êtes un nigaud. Par quoi voudriez-vous que Virgile terminât ses hexamètres, sinon par un dactyle et un spondée ? Et vous avez tort, tout de suite après, de tant vous émerveiller sur la versification de Lucain : car c'est justement celle de Lucain qui est monotone. »¹⁹.

Mais Jules Lemaître se trompe, faute de sortir du moule universitaire. Il présente naïvement les choses comme si la métrique gréco-romaine était une des lois de la nature, ou une sorte de fatalité incontournable. Mallarmé, puis tous les poètes de la modernité, ont montré qu'on pouvait faire de la poésie, dire le monde autrement que comme Virgile, et il faut reconnaître que Huysmans en a l'intuition. Là, Huysmans est en avance sur son temps.

Ce rejet forcené de la prosodie latine conduit son ami Rémy de Gourmont à faire preuve de la même mauvaise foi, quand il porte aux nues la subtilité de l'alexandrin, et ce qu'il appelle sa « séquence régulière »²⁰. Il y a là une sorte de contorsion, qui frappe un observateur objectif : curieuse façon de porter aux nues la versification française, qui est plutôt une simplification, par rapport au jeu harmonique de Catulle et d'Horace, avec les différents mètres de la poésie élégiaque, et leur lumineuse virtuosité : éolien, adonique, aristophanien, glyconique, asclépiade, phalécien, saphique, alcaïque... Et l'on peut légitimement penser tout aussi bien que la monotonie est le fait de l'alexandrin et, de façon générale, des formes fixes du vers français amputé de la métrique, si l'on admet, avec A. Gide, que « l'art naît de contraintes, et meurt de liberté. »

Mais il y a un autre latin qui intéresse Huysmans : d'abord, celui de la décadence latine ; puis celui des *Hymnes* latines. Cela le conduit à être, là encore, partial, mais dans l'autre sens : en valorisant à l'excès des œuvres sur lesquelles il projette son propre imaginaire.

Parlons des écrivains latins tardifs, d'abord. Quand il fait de Lucain, Pétrone, Apulée, des écrivains subversifs et des parangons de modernité, Huysmans projette sans doute sur eux une bonne part de ses phantasmes, et de son regard à lui. Comme l'a bien vu Raymond Chevallier, son horreur des classiques empêche Des Esseintes de voir tous ce que ses chers « décadents » leur doivent, et qu'eux-mêmes ne reniaient pas²¹. Des Esseintes n'a pas non plus été intéressé

¹⁷ Thomas, 1998b.

¹⁸ Thomas, 2021a.

¹⁹ Lemaître, 1899, p. 311.

²⁰ Gourmont, 1892, p. 151-3.

²¹ Chevallier, 2002, p. 174-175.

par un aspect fondamental de leur création, particulièrement chez Claudien : elle veut répondre aux angoisses de l'époque, et défendre certaines valeurs de leur civilisation menacée dans ses fondements, quitte à nier la catastrophe imminente, et à s'aveugler dans une image obsolète de *Roma Aeterna*. En fait, Huysmans projette sa fascination pour la Décadence, les Barbares, la Fin, jusqu'au fantasme, en croyant les retrouver chez des auteurs comme Lucain ou Claudien dont le message est tout autre. Chez Lucain, par exemple, certes César apparaît comme une image du Destructeur, face à Caton et Pompée, mais, dans la perspective optimiste des Stoïciens, école dont se revendiquait Lucain, cette destruction n'est que le prélude nécessaire à une régénération et un renouveau, dans une théorie cosmique de l'Éternel Retour. César n'est donc qu'un mal nécessaire pour que le monde revive ; chez Lucain, loin d'être un opposant et une force mortifère, César est un adjuvant, dans une vision du monde presque optimiste. Voilà qui n'aurait pas plu à Huysmans.

Quant au style révolutionnaire, il y a beaucoup de vrai dans le jugement réservé de Jules Lemaître déjà cité, et à bien y regarder, il n'y a pas plus conservateur que Pétrone (dont on ne sait d'ailleurs rien, même pas qui il est vraiment). En somme, Huysmans voit dans la langue et la culture latines ce qu'il veut y voir. Jean-Marie Seillan n'est pas dupe de cette interprétation orientée des auteurs latins par Huysmans :

« Non content de lire l'auteur latin en chaussant les lunettes d'un artiste du XIXe siècle finissant, Huysmans l'embauche au service de la modernité en matière de langue, de style et, au-delà, d'histoire littéraire. À l'évidence, il cherche un appui auprès de lui pour accréditer la conception hardie de la langue littéraire promue par les naturalistes. [...] Les mérites proprement stylistiques que Huysmans attribue au *Satiricon* sont donc les siens propres. [...] Peu soucieux de réinsérer le *Satiricon* dans un temps qu'il connaît probablement assez mal, Huysmans l'aura enrôlé au service d'une polémique délibérément anachronique afin d'assurer non sans autosatisfaction la promotion de l'esthétique naturaliste à laquelle il adhère encore, sur bien des points, à l'époque d'*À Rebours*. »²²

Ce Huysmans, c'était celui de *À Rebours*. Venons-en au latin médiéval des *Hymnes* : Durtal, après Des Esseintes. Après le latin qui ennuie, ou qu'on interprète, voici toujours le latin qu'on interprète ; mais cette fois, il fascine. Et par rapport au latin, la partialité a changé de camp. Elle est toujours là, mais elle ne minimise plus, elle valorise

Ce latin chanté des *Hymnes* est donc, d'abord, une **musique**. C'est un texte chanté, non un idiome parlé : un vêtement mélodique. Les Latins avaient d'ailleurs déjà la même analyse, et c'est l'erreur de Huysmans de croire qu'ils n'accédaient pas à cet état. Dans l'*Orator*, 57, Cicéron nous explique que l'orateur « chante » son texte avec son corps aussi : c'est le rôle de l'*actio*, la cinquième des qualités de l'orateur. Saint Augustin, lui, nous dit que le latin est une langue possédant en soi un *cantus obscurior*, un « chant profond », une manière de musique implicite qui ne demande qu'à être mise au jour²³. Les passages de Huysmans ne manquent pas, qui exaltent cette musique des « poètes de l'antiphonaire ».

Ensuite, et à mesure que cette langue est de moins en moins comprise, elle devient en quelque sorte **magique**. Elle s'entoure d'une aura de mystère, qui l'ouvre à un « autrement ». Plus le temps passe, moins on comprend, mais plus cette foi du charbonnier trouve refuge et fascination. C'est en quelque sorte la version esthétique du *credo quia absurdum* de saint Augustin. Par exemple, dans « Promontoire », Rimbaud parle de *fanums*. Pourquoi pas de temples ? Parce que, à ses yeux, *fanum* indique mieux le lieu d'un mystère, ou suggère que le

²² Seillan, 2012, p. 371 ; p. 373.

²³ Cf. Formarier, 2011.

réel n'est pas ce que nous croyons, qu'il se cache derrière une apparence peut-être indéchiffrable.

Déjà, avec le temps, les sectes à mystères de la Rome antique avaient de plus en plus eu tendance à scrupuleusement reproduire leurs pratiques, alors même qu'elles en avaient perdu le sens, et qu'elles se raccrochaient à ce qui leur reste : le secret. Vides de leur sens, les rituels n'en sont que plus précieusement transmis, puisque c'est le seul rempart qui protège l'individu et la communauté du sentiment de leur obsolescence et de leur déréliction²⁴.

Bien sûr, Huysmans, de Gourmont, et leurs contemporains cultivés, sont encore capable de lire et de comprendre le latin. Il n'en est pas moins que, au XIX^e s., le latin est une langue morte, et que, dans leurs imaginaires, il fonctionne comme tel.

La tendance ne fera que s'accroître à mesure que le latin sera de moins en moins compris. Il perd son sens, mais il y gagne une autre efficacité : un pouvoir évocateur, une charge de mystère. À ce sujet, je ne résiste pas au plaisir de vous citer, à titre d'exemple, Georges Brassens évoquant, *cum grano salis*, dans *Tempête dans un bénitier*, le désarroi des paroissiens auxquels on refuse la messe en latin :

Sans le latin, sans le latin

La messe nous emmerde...

Sans le latin, sans le latin

Plus de mystère magique

Le rite qui nous envoûte

S'avère alors anodin

Et les fidèles s'en foutent.

O très sainte Marie mèr'de

Dieu, dites à ces putains

De moines qu'ils nous emmerdent

Sans le latin.

La critique universitaire a relevé la même situation dans la saga *Harry Potter*, où il est fait usage d'un latin macaronique, associé à des formules magiques. Il y est en quelque sorte le garant de leur efficacité : un latin vide de sens, mais pas de pouvoir. C'est déjà la leçon du *Horla* de Maupassant : on n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas. Le latin, dans *Harry Potter*, apparaît alors comme une langue appropriée à la communication avec l'au-delà, que ce soit le divin ou le démoniaque. Il est symbole du surnaturel, sous forme de l'*Unheimlich*, l'«étrangeté inquiétante», dans la terminologie freudienne²⁵.

Évidemment, il y a une différence de taille. Elle repose sur la sophistication et le raffinement du regard de Huysmans, par rapport au monde moins raffiné et plus schématique des exemples susdits, qu'ils appartiennent au monde des variétés ou aux romans pour adolescents - même si, fondamentalement, la problématique reste la même. Elle a conduit

²⁴ Cf. Thomas, 1998, p. 1201.

²⁵ Cf. Sanchez Perez, 2019, et Gonzales-Rivas, 2019.

Huysmans à se rapprocher des courants critiques et esthétiques de son temps qui relevaient de la même sensibilité, en particulier ceux qui visaient à une sorte de « réalisme poétique », ce que Rimbaud appelait l'alchimie du verbe. Les promoteurs de ce courant semblent avoir considéré que le latin pouvait être un moteur privilégié de cette entreprise. La raison de cette intimité entre le latin et l'innovation poétique, on peut la trouver dans les capacités mystérieuses qu'on attribue au latin, pour dire l'être. Yves Bonnefoy ne dit pas autre chose : « Tout de suite, j'avais été fasciné par ces mots [le latin] qui doublaient les miens d'une dimension imprévue, d'un secret peut-être. »²⁶ Dans le fait même qu'il n'est plus incarné dans un sens, le latin apparaît d'abord « en creux », comme une absence, un vide²⁷, proche en ceci de l'œuvre mallarméenne.

Cette langue magique est une des voies d'accès à une pensée qu'il faut bien appeler **mystique**. Car il faut reconnaître à Huysmans une exigence et une capacité à revenir sur ses pas qui est le contrepoint de la partialité que nous relevions *supra*. C'est cette honnêteté même qui le fait passer, dans son évolution spirituelle, de l'esthétique à la mystique. Le latin l'accompagne toujours, mais ce n'est plus celui de Des Esseintes, c'est celui de Durtal. Ce n'est plus celui de Claudien, c'est celui de Thomas à Kempis qui transcrit la passion de sainte Lydwine. La magie est toujours là, mais elle n'est plus un ornement, elle fait partie de la porte qui s'ouvre. Elle aide à accéder au sublime. Huysmans est passé de la contemplation du vide de son cœur, à celle d'un autre vide, autrement fascinant : celui du *nada*, du « rien » des mystiques. Il s'ouvre à la pureté d'un Eckhart écrivant : « Je tomberai dans la divinité silencieuse et inhabitée, où il n'est ni œuvre ni image » (sermon 76). On n'est pas si loin de la rose de Mallarmé définie comme « l'absente de tout bouquet

L'esthétique des décadents, celle de Des Esseintes, se transforme en esthétique de la célébration, celle de Durtal, dans laquelle le latin tient une place essentielle.

Donc, le rapport de Huysmans au latin est resté dans une contradiction non résolue, et liée à son propre désir de passer d'un ancien monde à un monde spirituel nouveau. Cela l'a conduit à accentuer les dualismes. D'où, dans ses écrits, un double visage du latin, qu'il ne s'est pas soucié d'unifier : prescriptif, officiel, d'une part ; mais aussi marginal, crypté et transgressif.

Pour conclure, je voudrais élargir mon propos avec ce que peuvent lui apporter les neurosciences²⁸. Elles nous apprennent que notre angoisse existentielle provoque, au niveau de notre cortex cingulaire et de notre amygdale, deux réactions opposées, comme réponse à l'angoisse :

- Un repli sur soi, un refus.
- En même temps, une projection vers des solutions (les religions, la mystique, la science, la création littéraire), comme des réponses à l'angoisse.

C'est précisément l'expérience que fait Huysmans, à travers son côté misanthrope et asocial d'un côté, et, de l'autre côté, sa projection mystique vers l'infini. Ainsi, dans *Là-Bas*, s'expriment en même temps le besoin du renfermement dans une coquille, et le désir éperdu d'un ailleurs²⁹ qui le pousse à écrire, dans une lettre à Zola en 1884, « Dans l'inintelligible abomination qu'est la vie, il ne peut pas n'y rien avoir », déclaration faisant écho à cette phrase

²⁶ Bonnefoy, 1972, p. 96.

²⁷ Il est fascinant de voir comment l'Absence, le Vide, sont des thèmes moteurs récurrents chez les mystiques, mais aussi chez Foucault, Lévi-Strauss, Lacan, De Certeau...et Huysmans.

²⁸ Cf. Thomas, 2021b.

²⁹ On observe le même phénomène chez les Romains. Cf. Rimell, 2005.

de Borges, dans son *Histoire de l'Eternité* : « La vie est trop pauvre pour ne pas être immortelle ».

À travers ces contrastes, apparaît clairement un des traits de la pensée de Huysmans : c'est une pensée dualiste, voire schizophrène (la double postulation de sa foi vers Dieu et vers Satan en dit long là-dessus), tout comme est dualiste le monde de la fin du XIX^{ème} s. français. D'ailleurs, cela n'a pas échappé à Huysmans, quand il écrit, dans *Là-Bas*, à propos de son temps :

« Quelle bizarre époque ! ... C'est juste au moment où le positivisme bat son plein, que le mysticisme s'éveille, et que les folies de l'occulte commencent ; mais il en a toujours été ainsi ; les queues de siècles se ressemblent. Toutes vacillent et sont troubles. Alors que le matérialisme sévit, la magie se lève. »³⁰

Nous tenons sans doute là la raison pour laquelle Huysmans n'aimait pas le latin classique : parce que cette culture cherchait à unifier les contradictions ; et c'est aussi la raison pour laquelle il a tant aimé le latin des *Hymnes* : parce qu'il laissait une place au chaos, à l'excès, à la contradiction, et à l'évasion. Et sans doute que ce qui plaît le plus à Huysmans dans le catholicisme, c'est une forme de refus du réel, dont le latin, - ou plutôt « son latin » - se fera l'emblème.

³⁰ *Là Bas*, éd. Hersant, p. 286. Nerval écrivait déjà, parlant de son temps : « Nous vivions alors dans une époque étrange... C'était un mélange d'enthousiasmes vagues mêlés de certains instincts de renaissance. » (*Œuvres complètes*, III, p. 538).

Bibliographie

- BOHLER, Sébastien, 2020, *Où est le sens?*, Paris, Robert Laffont.
- BONNEFOY, Yves, 1972, *L'Arrière-Pays*, Paris, Skira.
- BRISSON, Jean-Paul, 1967, « Victor Hugo à l'école de Virgile et des poètes latins », in *Victor Hugo. Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Le Club français du livre.
- CÉARD, Jean, 1985, « Huysmans, historien de la latinité et de la décadence », *Huysmans*, Cahier de L'Herne (P. Brunel et A. Guyaux dir.).
- CESBRON, Gilbert et RICHER, Laurence. (dir), 1996, *La réception du latin du XIXe siècle à nos jours*, Presses de l'université d'Angers.
- CHEVALLIER, Raymond, 2002, « La bibliothèque de Des Esseintes ou le latin décadent : une question toujours d'actualité », *Latomus*, Bruxelles, tome 61 fasc. 1, p. 163-177.
- FORMARIER, Marie, 2011, « L'orateur romain chantait-il ? », *Synergies, Espagne*, n° 4, p. 25-33.
- FRANCE, Anatole, 1888-92, « Pour le latin », *La Vie Littéraire*, Paris, Calmann-Lévy.
- FUMAROLI Marc, 1983, *Huysmans, À Rebours* (préface et édition), Paris, Gallimard « Folio ».
- FURET, François, et OZOUF, Mona, 1977, *Lire et écrire ; l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris.
- GELL, Arthur, 1998, *Art and Agency : An Anthropological Theory*, Oxford, Clarendon Press.
- GONZÁLEZ-RIVAS FERNÁNDEZ, Anna, 2019, « M. R. James, el latín o el poder de lo sobrenatural », in *En los márgenes de Roma* (Luis Unceta Gómez y Carlos Sánchez Pérez dir.), Madrid, UAM Ediciones, Los Libros de la Catarata, p. 263-282.
- GOURMONT, Rémy de, 1982, *Le latin mystique, les poètes de l'antiphonaire*, (préface de J.-K. Huysmans), Paris, Mercure de France.
- GOURMONT, Rémy de, 2019, *Dialogues des amateurs sur les choses du temps* (C. Buat éd.), Paris, Garnier.
- HERSANT, Yves, 1985 (éd.), *Huysmans, Là-Bas*, Paris, Gallimard « Folio ».
- HOUELLEBECQ, Michel, 2020, *Interventions*, Paris, Flammarion.
- HUGO, Victor, 1864, *William Shakespeare*, Paris, éd. Lacroix.
- HULIN, Michel, 2008, *La Mystique sauvage*, Paris, P.U.F.
- KOESTLER, Arthur, 2011, *Le Cri d'Archimède*, Paris, Les Belles Lettres.
- LAURENS, Pierre, 2014, *Histoire critique de la littérature latine. De Virgile à Huysmans*, Paris, Les Belles Lettres.
- LEMAÎTRE, Jules, 1899, *Les Contemporains*, Paris, Lecène et Houdin éditeurs.

- MICHEL, Alain, 1983, « Tradition antique et philosophies de la décadence dans la littérature française autour de 1880 », *Décadence*, in *Romantisme* n° 42, p. 55-76.
- NISARD, Désiré, 1834, *Études de mœurs et de critique sur les poètes latins de la décadence*, Paris, Hachette.
- PAGNOL, Marcel, 1958, *Virgile, Bucoliques*, Introduction et traduction en alexandrins rimés, Paris, Grasset.
- RIMBAUD, Arthur, *Œuvres*, 1960, (S. Bernard éd.), Paris, Garnier.
- RIMELL, Victoria, 2005, *The Closure of Space in Roman Poetics*, Cambridge University Press.
- SAINTE-BEUVE, Charles, 1870, *Étude sur Virgile*, Paris, Calmann-Lévy.
- SÁNCHEZ PÉREZ, Carlos, 2019, « El latín como lengua mágica en las novelas de Harry Potter », in *En los márgenes de Roma* (Luis Unceta Gómez y Carlos Sánchez Pérez dir.), Madrid, UAM Ediciones, Los Libros de la Catarata, p. 283-299.
- SCHELLING Andrea, 2020, *La pensée décadente de Baudelaire à Nietzsche*, Paris, Garnier.
- SEILLAN Jean-Marie, 2012, « Un manifeste naturaliste sous l'Empire romain : Pétrone relu par J.-K. Huysmans », in *Transports. Mélanges offerts à Joël Thomas*, Perpignan, Presses Universitaires, p. 361-373.
- THOMAS, Joël, 1998a, « Socio-histoire de l'ésotérisme à Rome », in *Dictionnaire critique de l'ésotérisme* (J. Servier éd.), Paris, P.U.F., p. 1200-1203.
- THOMAS, Joël, 1998b, *Bucoliques, Géorgiques, Virgile*, Paris, Ellipses. En ligne sur HAL.
- THOMAS, Joël, 2010, « Virgile et le classicisme augustéen », in *L'Esprit des Lettres. Mélanges offerts à J.-P. Landry* (O. Leplatre dir.), Cahiers du GADGES n° 8, Genève, Droz, p. 5-17. En ligne sur HAL.
- THOMAS, Joël, 2021a, *Structures de l'imaginaire dans l'Énéide*, Paris, Les Belles Lettres (1^{ère} édition 1981), 2^{ème} édition 2021, en ligne sur Open Edition : <https://books.openedition.org/lesbelleslettres/8409>.
- THOMAS, Joël, 2021b, *Imaginaire, physique et neurosciences. Essais en hommage à Helder Godinho* – Lisbonne, 2021, Publications de l'IELT de l'Université Nouvelle de Lisbonne, et sous forme de livre électronique. En ligne sur HAL.
- TILLIETTE Jean-Yves, 2003, « Les décadents, les symbolistes et le moyen-âge latin », in *Le Moyen âge au miroir du XIXème siècle* (L. Kendrick, F. Mora et M. Reid éd.), Paris, L'Harmattan.